

UN COUP DE MAÎTRE

Tout en scrutant le comportement de deux hommes aux ambitions diamétralement opposées, le réalisateur argentin Gaston Duprat nous interroge avec une ironie mordante sur la place de l'art dans un monde dominé par le profit.

Dans un musée, une voix invite le public à admirer un portrait du peintre Renzo Nervi. Au volant d'une puissante berline, un homme, au regard caché derrière des lunettes noires, affirme être un assassin. Inutile de chercher immédiatement le lien entre ces deux images. Le mieux est de rester à l'écouter ces deux sons qui s'entrechoquent pour traduire l'ambiance de cette comédie sombre et acide qui marie harmonieusement humour, émotion et réflexion et dont la plus belle réussite est de parvenir à maintenir constamment le spectateur dans un état de trouble.

Auteurs de nombreux documentaires et fictions, les réalisateurs argentins Gaston Duprat et Mariano Cohn ont toujours pris un malin (qu'ils nous font partager) à poser un regard incisif et caustique sur le monde qui les entoure, tout particulièrement celui de l'art contemporain. Après *L'homme d'à côté*, puis *L'artiste*, c'est seul que Gaston Duprat (Mariano Cohn se consacre, cette fois, à la production) se penche sur les mécanismes de la création et les compromis qui la sous-tendent, à travers l'étude du comportement de deux amis en apparence bien mal assortis. L'histoire, racontée sous forme de flashback, démontre jamais forcer le trait que des routes divergentes peuvent finalement mener vers la même destination.

Arturo (Giullermo Francella) est un galeriste charmant et affable. Toujours élégamment vêtu, il évolue dans un univers de femmes mondaines et de collectionneurs riches avec qui il sait parfaitement mener des négociations en tous genres. Il a pour client Renzo Nervi (Luis Brandoni), un artiste plasticien qui a connu la gloire il y a quelques années mais qui ne vend désormais plus aucune œuvre. Ce désintérêt du public l'a rendu grincheux et misanthrope. À la limite de la clochardisation, il vit enfermé chez lui, hostile à toute proposition de vie sociale à tel point qu'il saborde lui-même une œuvre qu'il avait accepté de réaliser, sous la pression d'Arturo, pour le compte d'une multinationale suédoise.



Afin d'affirmer la vacuité de ce milieu qui le rejette et qu'il rejette, il assigne Alex, un jeune homme sincère et naïf venu lui clamer toute son admiration, à des tâches ingrates et inutiles. Son avenir semble désormais bien bouché et son amitié avec Arturo être arrivée à son terme. C'est alors qu'un événement surprenant qui leur permet d'unir leur ego, leurs frustrations et leur cynisme donne un étrange élan à leur entente. La satire jusque là justement acerbe accélère le rythme pour se donner des allures de thriller plaisant.

De rebondissement en surprise, la narration nous bouscule de directions imprévues en situations insoupçonnables, disséminant ça et là quelques bribes de férocité pour mieux nous envelopper de tendresse l'instant d'après, jusqu'à nous transporter aux confins des paysages rougeoyants de Jujuy à la beauté sereine. Car si ce monde de l'art révèle bien des failles, il brille aussi par son raffinement. L'esthétisme soigné dont Gaston Duprat entoure ses décors apporte une dimension supplémentaire à cette farce humaine qui, si elle soulève de multiples questions sur la réalité de l'art, a la sagesse de ne jamais y répondre, laissant à chacun le choix de son jugement.

Si *Un coup de maître* doit beaucoup à la fluidité de son scénario immédiatement compréhensible et à une mise en scène inventive et structurée, la présence de ce duo de comédiens célèbres en Argentine reste son plus bel atout. Leur jeu aux multiples nuances n'en finit plus de nous séduire grâce à leur capacité à transformer le cynisme en tendresse et la mesquinerie en générosité et à faire de ces hommes peu scrupuleux et égoïstes des êtres finalement attachants.

Avec cette comédie à l'humour grinçant, Gaston Duprat dévoile la vivacité du cinéma argentin et réalise à coup sûr un coup de maître.